

20 Janvier 1965

Il me faut avancer dans ce problème pour la psychanalyse qui est celui de l'identification. L'identification qui représente dans l'expérience, dans le progrès, le pas que j'essaie ici de vous faire franchir dans la théorie, l'écran qui nous sépare de cette visée qui est la nôtre parce qu'irrésolue, et que nous avons pointée 1^{ère} année dernière comme étant le moment nécessaire sans quoi reste en suspens la qualification de la psychanalyse comme science ; j'ai dit :

« le désir du psychanalyste ».

L'identification, j'essaie dans une topologie, de rattraper en une sorte de faisceau, de rassemblement de fils plus simples que tous ceux dont vous témoigne les tours et les détours, le labyrinthe de la logique moderne pour autant qu'entre classes, relations et nombres, elle voit se dérober devant elle, à la façon de la muscade sous les trois gobelets, ce qu'il s'agit de saisir concernant l'énonciation de l'identique.

Aussi bien, pour faciliter votre accès à notre chemin d'aujourd'hui vais-je partir de la forme la plus vulgarisée depuis deux siècles, à cerner, c'est le cas de le dire, ce problème de l'identification l'image du cercle d'Euler, si saisissante qu'il n'est nul étudiant qui, à le voir ouvert s'est approché d'un livre de logique et ne puisse, si je puis dire, se dépêtrer de sa simplicité ; elle est fondée, en effet, sur le plus structural[...] et si elle est trompeuse, c'est précisément d'assurer sur ce qu'on appelle un point particulier, un point privilégié de la topologie, sa fausse simplicité.

Le cercle qui définit la classe, cercle lui-même inclus, exclus, se recoupant, avec un autre cercle voire plusieurs, eux-mêmes censée représenter les attributs de la classe à identifier.

Ai-je besoin de reproduire au tableau ce qui, déjà je pense, a été tracé lorsqu'aux première fois j'ai

abordé le syllogisme dont la conclusion : « Socrate est mortel », Socrate, les hommes, les mortels.

(démonstration au tableau)

Cet extraordinaire attrape-nigaud forgé par Euler selon la mode de l'époque, il y a eu un grand bon siècle, c'est l'envers de ce qu'on a appelé par ailleurs le siècle du génie, à s'être fascinés - comme les ouvrages en témoignent, innombrables, à être parus dans ce siècle sur ce sujet - à s'être fascinés sur cet ouvrage apparemment impensable pour eux qu'était l'éducation des femmes.

C'est pour une femme, une princesse de surcroît, qu'ont été forgés ces cercles d'Euler qui meublent maintenant vos manuels. Une telle préoccupation, si tenace, recèle toujours une sous-estimation du sujet visé, qui porte assez ces marques dans tous les ouvrages qui s'intitulent de cette fin, et aussi bien je pense, c'est dans la mesure où Euler - qui n'était point un esprit médiocre - pensait qu'il s'adressait à un double titre à une demeure, qu'il a mis en circulation ces cercles captivants, mais dont j'espère vous montrer qu'ils laissent échapper tout l'essentiel de ce qu'ils entendent cerner.

Aussi bien, n'est-il pas surprenant que ce soit en un temps où la figure était en quelque sorte intégrée à l'image mentale commune de la sphère, qu'on puisse agir avec un cercle - comme on fit au temps romain du cercle de Popilius - sans se soucier qu'il apparait - à réfléchir - que ce cercle, selon la surface sur laquelle il est tracé, délimite des champs de valences qui peuvent être bien différentes, et quant à ce qu'il est de la sphère, il délimite exactement la même chose, à l'extérieur et à l'intérieur : si petit que vous traciez le cercle autour de moi, je puis dire que ce que vous enfermez, c'est tout le reste de la machine ronde.

Faisons donc un peu attention avant de manier le cercle, et surtout n'oublions pas que son mérite majeur en l'occasion, est de nous donner par sa forme, une sorte de substitut de ce que j'ai appelé, dans le sens où je l'ai fait venir, la compréhension, dans le double sens de la compréhension vraie, conceptuelle du Begrif, ce sur quoi le Begrif se

referme, c'est cette prise dont le cercle donne l'image en tant que - je l'ai introduit la dernière fois - il est la coupe de cette partie torique de notre surface sur laquelle va porter notre discours d'aujourd'hui, en partie, et d'autre part donnant seulement de cette compréhension une image, qui est d'ailleurs support de tous les leurres, et en particulier qu'extension et compréhension peuvent être confondues, que dans le cercle on imagine l'ensemble numérique des objets sans mettre l'accent sur les conditions qu'implique l'entrée en jeu du nombre, et qui sont radicalement différentes des caractéristiques classificatoires, au moins dans ce qui nous permet de l'appréhender dans la fonction de signification.

Le repérage numérique est d'un autre ordre, c'est là un champ sur lequel je ne m'engagerai pas aujourd'hui pour la raison que c'est proprement le type de question que j'ai voulu réserver à la partie fermée de ce cours, qui prendra nom de séminaire, je veux dire que l'homologie de la fonction que prend le nom de nombre - le nom de nombre en tant qu'il ne saurait être distingué de la fonction du nombre entier - l'homologie au sens où il est plus frappant encore, plus nécessaire, que dans les indications que j'ai pu déjà commencer de vous donner de la fonction du nom en tant qu'il couvre quelque chose, qu'il couvre précisément un cercle, mais d'une nature très spéciale, ce cercle privilégié qui marque le niveau de réflexion de la surface de la bouteille de Klein en tant que celle est surface de Moebius, le nombre, vu son corps, occupe là d'une façon évidente, évidente à l'analyse de sa structure pour les problèmes qu'il pose au mathématicien, vous savez que le mathématicien, dans son élan moderne, ne saurait tolérer qu'aucun point de son langage ne puisse, ne soit construit de telle sorte qu'il ne saisisse plusieurs sortes d'objets hétérogènes à la fois. Les « privilèges », « les résistances » de la fonction du nombre entier, à cette généralisation mathématique, je mets ici des termes entre guillemets, pour ne pas introduire de références plus techniques, voilà ce qui fait problème au mathématicien, ce qui l'a poussé à des efforts considérables. La question est de

savoir, s'ils ont réussi pour homogénéiser la fonction du nombre à celle des classes. C'est ce qui, j'espère, sera traité lors de notre prochaine rencontre, rencontre fermée, ici au niveau du séminaire.

Qu'il me suffise ici d'indiquer, en connexion avec la figure du cercle, qu'on aboutit - et justement à suivre la recherche mathématique - qu'on aboutit à un schéma strictement homologue de celui qu'ici j'avance, en vous donnant le signifiant pour représentant le sujet pour un autre signifiant, la théorie mathématique qui représente à la fois la solution - c'est ce que je mets en question - et la butée, peut-être est-il plus vrai de le dire, cette tentative de réduire, de résoudre la fonction du nombre entier dans le langage mathématique aboutit à la formule suivante, schématisée exactement de la même façon que je vous montre, comment en quelque sorte le sujet se véhicule de signifiant à signifiant, chaque représentant signifiant pour celui qui le suit, c'est sous le un du zéro qu'il s'agit, pour la suite, des uns qui vont venir.

Autrement dit, la découverte conditionnée par la recherche logico-mathématique la plus récente, la découverte - comme nécessaire - que le zéro, le manque, est la raison dernière de la fonction du nombre entier, que le un originellement le représente et que la genèse de la dyade est pour nous fort distincte de la genèse platonicienne, en ceci que la dyade est déjà dans le un, pour autant que le un est ce qui va représenter le zéro pour un autre un.

Chose singulière - ceci qui fait, et qui porte en soi sur tout nombre n la nécessité du $n + 1$, justement de ce zéro qui s'y ajoute - chose extraordinaire, il a fallu les longs détours de l'analyse mathématique pour quelque chose qui se donne au niveau de l'expérience de l'enfant, pour l'infatuation des pédagogues pour avoir mis au niveau des tests de moins-value mentale, d'insuffisant développement, l'enfant qui dit :

« j'ai trois frères, Paul, Ernest et moi »,

comme si justement, ce n'était pas de cela qu'il s'agit, à savoir que moi, ici, doit être à deux

places, à la place de la série des frères, et aussi à la place de celui qui énonce. L'enfant là-dessus en sait plus que nous, et essayant récemment de reproduire avec mon petit-fils, et en quelque sorte pour le mettre à l'épreuve, honnêtement, avec une petite fille de 4 ans et demi, les premiers balbutiements, non pas de l'énonciation du nombre mais de sa mise en usage, j'ai pu être surpris que nulle part, Piaget ne tire parti - lui qui, assurément, est loin de manquer d'une suffisante culture dans le domaine de la logique - que nulle part Piaget ne tire parti de ceci qu'on fait jaillir, et précisément au niveau où il prétend réduire l'abord du petit enfant, concernant la numération des objets, à un tâtonnement sensori-moteur précisément ; avec une petite fille de 4 ans et demi, c'est probablement 5 - je dis probablement parce qu'on n'est jamais sûrs, qui sait compter au-delà de la dizaine - jouant avec elle selon les formules piagétiques elles-mêmes, à savoir avec ce fameux « couverts, couteaux et assiettes », qu'il s'agit de faire s'apparier précisément suivant les voies définies théoriquement par la première formation du nombre, tout de même, la mettant à l'épreuve du comptage, devant trois verres : la petite me dit « quatre », je dis : voyons « vraiment? » « Oui, dit-elle, un, deux, trois, quatre » sans aucune espèce d'hésitation.

Le quatre, c'est son zéro à elle en tant que c'est à partir de ce zéro qu'elle compte parce que, toute de quatre ans et demi qu'elle est, elle est déjà le [...] cercle, le trou zéro du sujet.

Ce cercle, ce cercle dont j'ai recherché ce matin ou plutôt fait demander à quelqu'un de me rechercher ce fameux texte de Pascal que je ne voulais pas évoquer ici pour vous prier de vous y reporter, sans l'avoir relu moi-même, grâce aux soins innombrables d'universitaires qui se sont chargés de donner chacun leur reclassement personnel de ces Pensées qui nous ont été livrées selon un dossier dont le désordre se suffisait bien à soi tout seul, il faut en général trois quarts d'heure, pour retrouver dans n'importe laquelle de ces éditions la citation la plus simple. Les trois quarts d'heure, quelqu'un les a dépensés à

ma place, ce qui me permet de vous signaler que dans la grande édition, l'édition Havet c'est à la page 72 des Pensées que vous verrez la référence à cette fameuse sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Ceci est important parce que Dieu sait que Pascal est notre ami. Et notre ami, si je puis dire, à la façon dont l'est celui qui nous guide dans tous nos pas ; le névrosé qu'il était - ce n'est pas là le diminuer, vous savez bien qu'ici ce n'est pas dans la note de la psychopathologisation du génie que nous donnons - mais enfin, il suffit d'ouvrir les mémoires de sa soeur, pour voir à quel point, son angoisse et ses abîmes et toute cette horreur dont il était environné, a pu prendre racine dans l'aversion, dont il témoigne si précocement et dont il est si frappant de voir témoigner par sa soeur, qui assurément, nous en témoignant - c'est évidemment la meilleure condition pour donner crédit au témoignage - elle ne comprend absolument rien de ce qu'elle dit : L'horreur poussée jusqu'à la panique, jusqu'à la crise, à la crise noire, aux convulsions de Pascal, chaque fois qu'il voyait s'approcher le couple parental amoureux de son lit, est tout de même quelque chose dont il y a lieu de tenir compte à condition bien sûr, d'être en état de se poser la question de savoir quelles limites la névrose doit imposer au sujet. Ce ne sont pas forcément des limites d'adaptation comme on le dit, mais peut-être de détours métaphysiques et c'est pour cela que ce même homme, à qui nous devons cet exemple de prodigieuse audace qu'est ce fameux pari, sur lequel on a dit tant de sottises, jusque du point de vue de la théorie de la probabilité, mais dont il suffit de s'approcher pour voir que c'est précisément la tentative désespérée de résoudre la question que nous essayons de soulever ici ; celle du désir comme désir du grand Autre.

Ceci n'empêche pas ni que cette solution soit un échec, ni non plus que Pascal, au moment où il nous formule sa sphère infinie dont le centre est partout, ne se démontre précisément achopper sur le plan métaphysique. Quiconque est métaphysicien sait que c'est le contraire, et que s'il y a sphère infinie - ce qui n'est pas démontré, assurément de la surface

dont il s'agit - ce qui est circonférenciel est partout et le centre n'est nulle part. C'est ce dont j'espère vous convaincre à l'appréhension de cette topologie. En effet, pour reprendre, ce que la dernière fois je vous signalais : si c'est le jeu de cette surface qui commande ce qui se passe au niveau du sujet, si le sujet est à concevoir comme butée par les enveloppements mais aussi les reversion, les points de reversion de cette surface , pas plus que la surface elle-même, si je puis dire, ces points de réversion, il ne les connaît. C'est bien de ce qu'impliqué dans cette surface, il ne puisse de ce cercle de rebroussement connaître, en étant lui-même, que la question se pose *d'où* nous pouvons saisir la fonction de ce cercle privilégié dont je vous l'ai dit, il n'est point à concevoir d'une façon intuitive, il n'est pas besoin qu'il soit un cercle, il est possible à atteindre tout comme un cercle, par une coupure, mais observez que si vous pratiquez cette coupure, la surface n'a plus rien de sa spécificité, tout se perd, la surface se présente égale, en tout semblable à un tore auquel vous auriez pratiqué la même coupure. La question de ce qui se passe au niveau du cercle de réversion, voilà ce que, aujourd'hui je veux essayer de vous faire approcher pour autant que nous y pouvons « saisir » - je passe le terme , je le mets entre guillemets pour me faire entendre - le modèle de ce qui est mis en question pour nous par la fonction de l'identification. La dernière fois j'ai rappelé que les spires d'une trace poursuivie sur la surface externe de la bouteille de Klein que vous voyez ici représentée entière à gauche, représentée seulement partiellement à droite, à savoir sur le point qui nous intéresse aux abords de ce que je viens d'appeler cercle de réversion, ou de rebroussement comme vous l'entendez. Les spires de la demande avec leur répétition sur un tore ordinaire comme je l'ai longuement développé autrefois et précisément en relation avec la structure du névrosé, arriveront à revenir sur elles-mêmes, se recoupant ou ne se recoupant pas, mais même sans avoir à se recouper, simplement se poursuivant,

comme il est facile de le figurer, une fois le pourtour du tore accompli, s'insérant à l'intérieur de ces spires précédentes, pourra se poursuivre indéfiniment sans que jamais apparaisse, dans le compte des tours, cette suite de tours supplémentaires accomplis de faire le tour du tore et le tour, si vous le voulez, de son trou central. Ici, dans la bouteille de Klein que voyons-nous se produire ?

Je vous l'ai déjà dit la dernière fois, et le schéma que je viens de vous figurer aujourd'hui vous le montre : par une nécessité interne à la courbe, c'est toute la demande qui va devoir nécessairement, sur le cercle de reversion, se réfléchir d'un bord à l'autre de ce cercle pour rester à la surface même, au point, dans le champ de la surface où elle se trame, viendra, nécessairement ayant franchi selon là - vous le voyez, je vous en ai représenté l'incidence minimale - selon, pour vous, à vos yeux, un demi-cercle, ayant franchi cette passe, devant toujours le franchir selon un nombre impair de ces demi-cercles, reparaitra de l'autre côté (torique) de la bouteille de Klein dans une giration en sens contraire : ce qui était à droite, puisque c'est de là que nous faisons partir, comme vous l'indiquent les pointes de flèche qui vectorisent ce trajet, à droite, disons que nous tournons dans le sens des aiguilles d'une montre, si nous plaçons convenablement, gardant la même place, c'est en sens inverse des aiguilles d'une montre, que vient à opérer le mouvement de la spirale.

Or ceci, ceci est pour nous, en quelque sorte, la faveur, ici touchée, que nous présente cette figure topologique. Elle nous livre le noeud, si je puis dire, intuitif, puisque je vous le représente par une figure mais on n'a nul besoin de cette figure que je pourrai simplement, d'une façon qui vous serait plus, obscure, plus opaque, faire supporter pour vous par une disposition réduite de quelques symboles algébriques en y ajoutant des vecteurs et qui serait beaucoup plus opaque pour votre représentation. Cette figure, donc, avec son appel intuitif, je la destine à vous permettre de saisir la cohérence qu'il y a en ce point si nous le définissons, le déterminons

comme cernant les conditions, les faveurs, mais aussi les ambiguïtés et donc les leurres de l'identification, de vous faire saisir aussi la connexion en ce point, et qui lui donne son vrai sens avec ce que nous constatons dans notre expérience, ce qui est pour nous la clinique, la clinique analytique, ce qui est pour nous tellement forcé que nous avons dû y modeler notre langage : à savoir la réversibilité essentielle de la demande et ce qui fait que, dans le jeu dynamique, complexe, il n'y a point, par exemple, de fantasme de dévoration que nous ne tenions pour impliquant, nécessitant, à quelque moment, qui hors de cette théorie reste obscur, en son inversion propre, je dis résultant en cette inversion et commandant le passage au fantasme d'être dévoré. Saisir la cohérence - avec le point focal, avec toutes les déterminations que va nous permettre de nouer la localisation de ce point focal - saisir la cohérence de ce fait d'expérience avec ce que nous appelons tellement confusément l'identification, du même coup, précise ce qu'il en est de cette identification, telle ou telle de celle-ci et de pas une autre, voilà dans quoi nous avançons et qui commande notre pas.

Une chose est assurée. Je vous ai parlé des spirales de la demande. Vous me permettrez de ne pas motiver plus, puisque aussi bien quelque chose d'accessible, je veux dire de pas trop difficile à m'accorder : simplement à en faire l'épreuve des conséquences, je ne puis pas ici poursuivre un discours qui s'astreigne - sauf à transformer tout à fait la nature de ce que je vous enseigne - à ne pas faire de saut logique ; ce que nous appellerons un énoncé au sens où il nous intéresse, au sens où il a des incidences d'identification, je dis là non pas d'identification analytique, mais d'identification analytique et conceptuelle, c'est quelque chose qu'en effet, nous voulons bien symboliser par un cercle, à ceci près que notre topologie nous permet de le distinguer strictement du cercle d'Euler à savoir qu'il n'y a pas à élever contre lui l'objection que nous avons pu élever tout à l'heure, à savoir que ce cercle, faute de préciser sur quelle surface il est

porté, peut définir deux champs strictement équivalents à l'intérieur et à l'extérieur. En outre le cercle d'Euler, pour être porté apparemment sur un plan - je veux dire qu'à cet endroit, rien n'est précisé - a tout de même manifestement cette portée de devoir se réduire à un point. Un cercle qui, à la façon des spires de notre demande fait le tour de la partie torique, qu'elle soit du tore ou de la bouteille, c'est un cercle qui n'a pas cette propriété, ni l'une ni l'autre : d'abord il ne définit pas de champs équivalents pour la bonne raison qu'il n'en définit qu'un seul ; ouvrir la bouteille ou ouvrir le tore, à l'aide d'une coupure ainsi circulaire, c'est simplement en faire un cylindre dans les deux cas. En outre, ce cercle n'est point réductible à un point. Ce qui nous intéresse, c'est à quoi peut nous servir ce cercle ainsi défini. C'est précisément ce cercle qui va nous servir à discerner ce qui nous intéresse quant aux fonctions de l'identification. Disons que, selon ce cercle - qui comme vous le voyez, est une coupure, n'est plus un bord - nous allons essayer de voir ce que deviennent nos propositions à nous, celles qui nous intéressent : les propositions de l'identification. Comme je vous l'ai déjà montré une fois, à mettre en pratique, nous pouvons la proposition prédicative - comme on dit pour la caractériser grammaticalement l'inscrire, puisque c'est la proposition la plus simple, celle qui dans la tradition s'est présentée la première, concernant l'identification - nous pouvons l'inscrire sur le pourtour de ce cercle. Nous pouvons de ce cercle, ainsi écrit, tel qu'il est là, par exemple - ne tenez compte encore ni des lettres ni de la fonction de cette ligne diamétrale - nous pouvons écrire :

« tous les hommes sont mortels »,

le « sont mortels » aurait dû être écrit à la suite, j'aurais dû aussi l'écrire à l'envers mais ça n'aurait rien ajouté. Nous pouvons aussi écrire :

"Socrate est mortel" ,

il s'agit de savoir ce que nous faisons en articulant ces énoncés que, selon les cas, nous appellerons prédication, jugement, ou concept. C'est ici que peut nous servir le cas particulier où ce cercle s'opère en devant se réfléchir sur ce que j'ai appelé tout à l'heure le cercle de rebroussement dans la bouteille de Klein.

Vous voyez alors, qu'à figurer en bleu ce cercle de rebroussement, l'autre cercle est fait d'une ligne qui vient se réfléchir sur son bord, pour reprendre son tracé sur l'autre partie de la surface, sur celle que sépare, de la première, le cercle de rebroussement. Mais s'il en est ainsi, la première moitié du cercle, celle qui était extérieure à la première moitié de la surface telle que je viens ainsi de la définir, se poursuit au contraire à l'intérieur de la même surface si nous considérons que l'intérieur, c'est ça l'intérieur de la bouteille de Klein, bref que les deux moitiés du cercle, à ce niveau, ne sont point homogènes, que ce n'est pas dans le même champ - sauf à tout prix vouloir s'aveugler comme c'est la fonction du logicien formel - que ce n'est pas dans le même champ, du point de vue de l'identification, au sens où elle nous intéresse, que se posent le « tous les hommes » et le « sont mortels », que se posent le « Socrate » et le « est mortel », qu'il n'est point dit à l'avance que le Socrate ne doit point être distingué dans sa fonction même logique, de ce qui serait le sujet d'une classe simplement définie comme prédicative.

Et qui ne sent qu'il ne s'agit de toute autre chose à dire que, un homme ou tous les hommes sont mortels, qu'il ne s'agit de toute autre chose que de définir, par exemple, la classe des oies blanches. Il y a une distinction radicale qui s'impose ici, que nous appuierons avec le vocabulaire philosophique comme nous pourrons, que la distinction des qualités, par exemple, est un attribut, mais qui assurément n'est pas homogène ; il n'est pas dit d'ailleurs que la classe des oies blanches ne nous pose pas de problème, pour autant que l'usage de la métaphore nous donnera du fil à retordre, à calculer ce qu'il

en est de la priorité de l'oisellerie ou de la blancheur.

Et assurément, la classe des oies blanches peut se réduire d'une autre façon que celle de la définition qui nous fait articuler que tous les hommes sont mortels : parlant de tous les hommes comme mortels, nous ne parlons pas d'une classe qui spécifie parmi les autres, les mortels humains.

Il y a une autre relation de l'homme à l'être mortel et c'est précisément cela qui est en suspens à propos de la question de Socrate.

Car nous pouvons nous lasser d'évoquer les problèmes qui peuvent nous paraître rebattus et sentir leur odeur d'école sur ce qu'il en est de l'universelle affirmative, à savoir : y a-t-il un universel de l'homme, ou l'homme dans l'occasion veut-il simplement dire - comme s'efforce de le poser la logique de la quantification - n'importe quel homme. C'est que ça n'est pas du tout la même chose. Mais aussi bien, puisque on en est encore aux débats de l'école sur ce thème, peut-être que nous, qui sommes un peu plus pressés et qui pouvons (peut-être) soupçonner qu'il y a quelque part fourvoiement, nous reposerons la question au niveau du nom propre et demanderons si cela va tout seul, même étant admis que « tous les hommes sont mortels » soit une vérité qui se porte assez elle-même pour que nous ne débattions pas du sens de la formule, si, partant de là, il est légitime de dire, d'en conclure, d'en déduire, que Socrate est mortel. Car nous n'avons pas dit :

« l'homme quelconque qui s'appelle peut-être Socrate, est mortel ».

Nous avons dit :

« Socrate est mortel ».

Le logicien, sans doute passe trop vite, Aristote n'a point sauté ce pas, car il savait ce qu'il disait, mieux peut-être que ceux qui ont suivi, mais bientôt dans l'école sceptique, stoïcienne, l'exemple

est devenu commun, et pourquoi avec une telle aisance le saut a-t-il été fait de dire :

« Socrate est mortel » ?

Je n'ai pu, ici - parce qu'après tout, comme de bien d'autres choses, je vous fais grâce - vous marquer qu'un pas justement, fut franchi au niveau de l'école stoïcienne, autour de quoi a viré le sens comme tel accordé au terme nom propre. L'onoma, comme opposé à la rhésis, à savoir comme d'une des deux fonctions essentielles du langage, l'onoma - au temps de Platon et d'Aristote, aussi bien de Protagoras et aussi bien dans le Cratyle, l'onoma s'appelle, quand il s'agit du nom propre, l'onoma curium, ce qui veut dire le nom par excellence. C'est seulement avec les stoïciens que l'idion prend l'aspect du nom qui vous appartient, en particulier prend le pas, et c'est bien là ce qui permet cette faute de logique car à la vérité, si nous préservons l'originalité de la fonction de nomination - entendez de ceci où au maximum se majore, cette fonction propre au signifiant qui est de ne pouvoir s'identifier à soi-même, ce qui, assurément, vient culminer dans la fonction de la nomination - ce Socrate qui est à la fois un soi-disant et un autre-disant : celui qui se déclare comme Socrate et celui que d'autres - d'autres qui sont les éléments de sa lignée, incarnés ou non - que d'autres sont couverts du nom de Socrate, voilà qui ne peut pas se traiter d'une façon homogène avec quoi que ce soit qui puisse être inclus sous la rubrique de « tous les hommes ». Essayons de voir ceci de plus près. Il est clair que le venin, je dirais l'agression de ce syllogisme particulier est tout entier dans sa conclusion et aussi bien, il n'aurait point été promu dans cette valeur d'exemple classique s'il ne comportait en soi ce quelque chose qui satisfait du plaisir de réduction que nous éprouvons toujours à propos d'un escamotage quelconque, parce qu'après tout, c'est toujours de la même chose qu'il s'agit et qu'il s'agit d'escamoter. A savoir la fonction du sujet qui parle, et rendre nécessaire de dire tout simplement que Socrate est mortel parce ce que tous les hommes le sont, c'est

escamoter aussi qu'il est plus d'une façon pour un sujet de tomber sous le coup d'être mortel. Nous savons peu de choses de Socrate. Si surprenant que ceci paraisse, cet homme d'où est sortie toute la tradition philosophique depuis qu'il est apparu, toute la tradition philosophique qu'on appelle occidentale, enfin : la nôtre. Ouvrez si vous voulez les cinq cents volumes philosophico-psychologiques où vous pourrez voir abordé son sujet, les quelques cinq cents autres auxquels vous verrez apprécier la date qu'il constitue, le pas philosophique qu'il a apporté : vous ne verrez, non seulement pas une seule de ses appréciations, de ses repérages, que ce bilan fait coïncider, mais vous les verrez même s'opposer point par point, terme à terme, il vous sera impossible d'être assuré là-dessus d'aucune certitude, il n'y a pas de sujet sur lequel les savants, les scholiastes, ne peuvent plus radicalement diverger. Et ce n'est pas parce que Platon nous en donne une image abondante, multipliée et quelquefois séduisante, comme un croquis d'époque, voire une photographie, ce n'est pas la multiplicité de ces témoignages qui ajoute une ombre de plus de consistance à cette figure, si nous voulons, lui, le grand questionneur, à notre tour, l'interroger. Quel mystère ! Il y a pourtant chez ce soi-disant par excellence, ce que, grâce à ceux qui l'ont suivi - et sans doute n'est-ce point par hasard - ce soi-disant toujours soi-disant Socrate, ce qui veut dire, ici, exactement le contraire, à savoir qu'il ne se dit pas.

Il y a tout de même quelque chose, deux choses qui sont irréfragables, de façon qui ne prête pas à interprétation quant aux dires de Socrate. Le premier, la première de ces choses c'est la voix, la voix dont Socrate nous témoigne, assurément qu'elle n'était point une métaphore. La voix pour laquelle il s'arrêtait de parler pour entendre ce qu'elle avait à lui dire, tout comme un de nos hallucinés. Et chose curieuse, même en ce grand siècle - le 19^{ème} - de la psychopathologie, on est resté très modéré sur ce point du diagnostic, et en effet, tant qu'on n'a pas une idée vraiment adéquate de ce que ça peut être une voix : dans quelles

fonctions ça rentre au-delà de son phénomène, qu'est-ce que cela veut dire dans le champ subjectif ? Tant qu'on n'a pas - ce qui nous permet, dans mon discours de formuler comme ce petit objet déchu de l'autre, comme il y en a d'autres de ces objets - l'objet(a) pour l'appeler par son nom, alors nous n'avons pas l'appareil suffisant pour situer sans imprudence la fonction de la voix dans un cas - celui de Socrate - en effet privilégié. Et ce que nous savons aussi, c'est qu'il y a un rapport entre cet objet(a) quel qu'il soit, fondamental, et le désir. Et puis, d'autre part, concernant ce qui nous intéresse ici de tout à fait près, à savoir que Socrate, il est légitime de dire, qu'il est ou non mortel, nous avons ceci qui pourrait se dire rapidement que Socrate a demandé la mort.

C'est une façon brève de s'exprimer . Il a aussi demandé d'être nourri au Prytanée - dans le même discours dit Apologie de Socrate - et bien sûr, vous m'épargnez - comme aussi je vous ai demandé tout à l'heure de m'épargner d'autres détours - de vous faire ici la lecture de l'Apologie de Socrate et du Phédon et peut-être aussi de cette stupéfiante rencontre avec ce curé qui s'appelle Eutriphron qu'il a eu justement la veille et à laquelle naturellement personne n'a jamais vraiment accentué ce que ça voulait dire, que Platon lui fasse faire la veille cette rencontre, ni non plus comment il se fait que Platon, qui était tout de même à ce moment-là de ses disciples, n'ait justement pas été là, ni au procès, ni au moment de l'entretien dernier, de l'entretien avant la mort.

Peut-être que toute l'oeuvre de Platon n'est faite que pour couvrir cette carence. La demande d'être nourri au Prytanée, on en fera une insolence. On commence vite à faire de la psychologie et je ne veux pas, ici, autrement désigner un discours qui m'a beaucoup frappé en son temps, discours sans doute admirable, où j'ai pu entendre, dans un haut lieu, parler, de la dernière façon qui m'ait ému, du procès de Socrate ; quelque chose quand même venait qui était dit, que sans doute Socrate aurait pu, disons le mot, la nuance est peut-être un peu trop accentuée, mieux se défendre ; on peut toujours se

battre, se débattre en tenant compte de la pensée des juges. Il y a là l'idée animatrice du secret de l'engagement existentiel, que quelque chose nous demande de toujours suivre sur son terrain de situation l'interlocuteur, et vous voyez aussi où cette pente nous conduit, la pente de l'analyse que j'appellerai vulgaire, celle sur laquelle tout à l'heure ma déclaration que Socrate a demandé la mort faisait ambiguïté, nous en serons bientôt à dire que Socrate l'a fuie dans une agression peureuse, ou bien encore, pour les plus hardis, que Socrate désirait la mort. Socrate désirait la mort ? Non, justement.

La troisième chose, celle que nous ne savons pas et sur laquelle nous sommes mis en demeure d'accepter ou non ce que lui-même nous a dit : il nous a dit qu'il ne savait rien. Il ne s'y connaissait en rien sinon en désir et que pour le désir, il en savait quelque chose. Seulement voilà, ce désir de Socrate dont ce n'est peut-être pas trop dire qu'il est à la racine des trois quarts de ce qui, dans la réalité, ou ce que vous avez appelé telle, nous configure nous tous qui sommes là, ce désir de Socrate, celui qui s'affirme dans [l'Atop], celui qui fait Socrate - de son temps - être celui qui interroge le maître, et c'est une des grandes illusions qui ont pu se développer autour du fait que la question du désir de Socrate n'est point soulevée et pour cause, c'est une des grandes dérisions philosophiques que d'identifier le maître au désir pur et simple. Cette vision du maître est la vision de l'esclave, ce qui veut dire que l'esclave, lui, a un désir. Bien sûr, le maître aussi, mais le maître, bête comme il est, n'en sait rien. Le maître se soutient, et c'est justement ce qui pêche dans l'analyse hégélienne, on a souvent soulevé la question : si le maître dans Hegel est ce que Hegel nous dit être comme la société de maître ? Bien sûr. C'est insoluble.

C'est fort soluble en fait puisque le grand appui du maître ce n'est pas son désir, mais ses identifications, la principale étant celle au Nom du maître, à savoir au nom qu'il porte, lui, bien spécifié, isolé, primordial, dans la fonction du nom, de ce fait qu'il est un aristocrate .

Socrate interroge le maître sur ce qu'il appelle son âme. Je soupçonne que le point où il l'attend, où il le retrouve toujours , et jusque la révolte furieuse de Trasimache, c'est sur le point de son désir et justement, en faisant témoigner qui ? L'autre par excellence, l'autre qui peut-être aisément dans la société représenté par l'autre radical, celui qui n'en fait pas partie, à savoir l'esclave, et c'est là, de là qu'il fait surgir la parole valable. Telles sont les manoeuvres qui assurément devaient bien finir - quels que soient l'admiration, l'amour qu'un personnage comme Socrate pouvait traîner après lui - finir par provoquer quelque impatience. On en a assez quand-même celui-là de l'entendre toujours.

Or Socrate dit ceci :

« il n'y a pas de choix, ou vous me laissez être comme je suis, fusse à me mettre sur la cheminée comme une pendule, au Prytanée, ou bien alors la mort, ce qui, à mon âge... »,

ajoute-t-il - c'est une des rares touches d'humour qu'il y ait dans le discours de Socrate - car chose très curieuse, Platon est un humoriste, mais rien ne nous témoigne que Socrate le fut, c'est un cas très très particulier. Socrate ne cherche en aucun cas à être drôle, il n'est tragique - et encore, quel est ce singulier tragique des derniers moments de Socrate, laissons ce point suspendu - il n'est tragique qu'à la fin, en tout cas, ce qu'il n'a jamais dit, c'est qu'il était un homme.

« Homosum et nihil humanum alienum puto »

c'est un vers de poète comique parce que si nous ne savons plus très bien ce qu'il en est de l'homme, il y a une chose certaine, que l'homme c'est le comique. Alors, l'articulation des deux cercles, tous les hommes sont mortels, et Socrate est mortel. Je ne saurai à cause du temps pousser plus loin ici ce qu'il en résulte de leur interférence, ce n'est pas de ma faute si la voie est longue et s'il faut que je vous en fasse sentir tous les détours. Car vous voyez bien pointer aux deux termes, entre ce désir

énigmatique et ceci, que s'il en est ainsi, ce à quoi nous sommes arrivés - nous ne savons pas trop comment - à parler de la pulsion de mort et à, ou bien en parler sans savoir ce que nous voulons dire ou au contraire à la rejeter parce que c'est trop difficile, nous voyons bien que c'est vers là, vers ce point de rendez-vous que nous allons, et quel rapport, et comment épeler ce qu'il y a, entre la demande de mort d'un grand vivant et cette fameuse pulsion de mort que nous allons voir appliquée tellement à un « tous les hommes », d'une autre nature que les deux termes logiques que j'ai déjà avancés, à savoir le « n'importe quel » ou « l'universel homme », en tous les cas, l'homme sans nom, et d'autant plus sans nom encore, que cela que nous trouvons derrière, c'est l'inconscient de l'homme, assurément celui-là in nomine, parce qu'il est indéterminé. Comment allons-nous pouvoir franchir cet espace ici creusé entre la conclusion de « Socrate est mortel » et de « tous les hommes sont mortels »?

Je ne pointerai ma ponctuation d'aujourd'hui qu'autour d'un trait topologique. En tout cas, et de quelque façon que ces deux cercles s'articulent, et assurément ne se recouvrent pas, disjoints qu'ils sont de toute la force de la reversion topologique autour de laquelle j'ai fait tourner aujourd'hui le jeu de mon discours, ponctuation que je marquerai de cette ligne virtuelle qui n'existe pas, qui n'est pas dans la surface, justement qui est essentiellement trompeuse, c'est celle qui fait l'articulation du syllogisme dans la mineure, à savoir non pas Socrate est un homme dont nous venons de voir toute la fragilité, mais simplement l'introduction

du « est un homme » ici, diamétralement dans la proposition, quelle qu'elle soit : soit de « tous les hommes sont mortels » au pourtour, soit le recoupant si vous voulez - c'est évidemment ce qui est suggéré - « Socrate est mortel » avec comme trait de recoupement commun ce diamètre qui, aussi bien d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une topologie et non pas d'un espace métrique, peut être n'importe quelle corde, ce diamètre sur lequel nous inscrirons « est un homme ».

Qu'est-ce que veut dire ceci qui, dans la mesure de l'hétérogénéité radicale de la prémisse et de la conclusion, s'affirme et se propose à nous comme leurre?

Qu'est-ce que veut dire cette intersection de plan entre des plans qui, justement n'en sont pas, puisque ce sont tous les deux des trous, des trous par nature, si vous me permettez de m'exprimer ainsi ?

Qu'est-ce que veut dire cette identification qui permet ce pas-faux du syllogisme ?

Que veut-elle dire ?

Ce qu'elle veut dire, vous le voyez amorcé dans les lettres dont j'ai marqué les trois étages du cercle diamétré qui est à droite et en bas.

La relation entre deux moitiés du cercle qui sont, vous l'ai-je dit, hétérogènes, si l'une est identification, l'autre est demande et inversement. La relation entre les deux, pour autant quelle est leurrante, est précisément ce diamètre qui les soutient et qui n'existe nulle part. J'y ai mis la lettre P parce que nous y retrouverons la fonction du transfert, la fonction du transfert en tant qu'il est essentiellement lié, à l'autre trompé ou à l'autre trompeur, la fonction du transfert en tant qu'elle est la fonction de la tromperie, voilà autour de quoi tournera la dialectique de ma leçon de février : les rapports entre identification, transfert et demande, en tant qu'ils se solidarisent entre trois termes, trois termes que je vous ai rendu, je pense familiers par mon discours de l'année dernière :

- le terme de l'indétermination, sujet de l'inconscient,
- le terme de la certitude, comme constituant le sujet dans l'expérience et la visée de l'analyse,
- le terme de la tromperie comme étant la voie où l'appelle son appel même à l'identification.

Si les choses sont ainsi nouées entre ces termes, où il semble que nous ne puissions trouver issue qui ne soit de leurre, c'est en raison de la structure de ces grandes boucles, de ce grand noeud, qui se

faisant et se conjoignant dans le champ où se joue la partie, nous met, concernant le désir dont le support, dont la conception ne peut être que de cette boucle même, représentée par la poignée torique dont nous essaierons la prochaine fois de faire parler l'intérieur. N'y reconnaissez-vous pas, après mes schémas de l'année dernière, cette issue, cette sortie comme spasmodique, hors de la béance palpitante de l'inconscient qui, au trou majeur, autour duquel nous avons tourné aujourd'hui, s'ouvre et se ferme, le trajet même aller et retour de la pulsion, pour autant qu'il entoure quelque chose que nous avons laissé en suspens - c'est le cas de le dire : dans le vide - ce désir est ce qui le détermine, et ce qui n'est point sans figure si au niveau de Socrate aujourd'hui - et j'ai choisi mon exemple d'intention - se présente comme une énigme ; le désir introduit la quatrième catégorie - après les autres indétermination : tromperie, certitude - nous, introduit la quatrième qui commande tout et qui est notre position même : ceci clairement articulé, vu, et énoncé par Freud, qui est celle même du désir en tant qu'elle détermine dans la réalité la catégorie de l'impossible. Cet impossible que nous trouvons parfois le moyen de franchir en résolvant ce que j'ai appelé la partie, partie construite, construite de façon à ce qu'elle soit, en tous les cas, et assurément, perdue ; comment cette partie peut être gagnée, c'est là, me semble-t-il, le majeur problème, le problème crucial pour la psychanalyse.